

JUNIE BLEUET ET L'HIVER NOUS EMPORTERA...



SALAMMBO

Et l'hiver nous emportera

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture et jaspage :

©Anthony Geoffroy

© Salammbô Editions

Composition Marc DUTEIL

ISBN : 978-2-488257-05-3

Avertissement de l'éditeur

Ce roman est destiné à un public adulte et averti.

Cette histoire se déroule pendant la période sombre de l'Occupation, l'un des personnages principaux est un officier de la SS, organisation au service de l'idéologie nazie.

Il contient des scènes de violence physique, psychologique et sexuelle qui peuvent heurter la sensibilité de certains lecteurs.

Ce texte est une œuvre de fiction avec toutes les caractéristiques qui s'y rapportent.

Il est important de rappeler qu'il n'existe aucun cas suffisamment documenté et vérifié d'officier SS ayant pu agir durablement dans un cadre clandestin « anti-nazi » depuis l'intérieur de la SS.

*Eugénie,
Mon amie, mon âme,
La seule personne à me connaître vraiment.
Tu conserveras à jamais toute mon admiration,
Et tout mon amour,
Eugénie.*

*Je suis la honte de la ville, je suis celle qu'on n'reçoit nulle part
Les filles comme moi, les inutiles, il vaut mieux les tenir à l'écart
On fait semblant de n'pas m'connaître parce que j'ai eu plusieurs
amants[...]*

*Mais oui je ne suis pas un ange, j'aime les fourrures et les bas de soie
Tant pis pour toutes celles que ça dérange, chaque soir j'ai un homme chez moi.*

Barbara, Les dames de la poste, 1969

Première partie

1. Une soirée au Liberté

– Mais quelle empotée ! beugla Edmond, le patron du bar de la Liberté, nom tristement ironique en ces temps troublés.

– Je n'ai pas fait exprès, tu vois bien... s'excusa Eugénie en attrapant un torchon pour essuyer la bière qui coulait du comptoir.

– Grouille ! rugit encore l'homme qui s'avançait vers elle.

Le voyant approcher en trombe, Eugénie sentit son cœur s'accélérer : elle ne savait que trop ce qui l'attendait. L'homme, furieux de sa maladresse, leva la main et asséna une gifle sèche, rapide et bien placée sur la joue de la serveuse ; suffisamment forte pour la faire rougir, mais pas assez pour attirer l'attention de la clientèle. La jeune fille serra les dents et les poings tout en continuant son travail.

– Ce n'est pas très professionnel, pour un patron, de frapper ses employés en public.

Il s'agissait d'un client régulier, un homme en uniforme noir des Waffen-SS. Un de ceux qu'on ne regardait pas trop, qu'on préférait ne pas voir, avec ses bottes cirées, son œil froid et son léger accent.

Edmond ravalà sa salive, les lèvres plissées.

– Sauf votre respect, Obersturmführer¹, ces affaires-là me concernent, répondit-il d'un ton qui tentait d'être neutre.

L'homme se leva, lentement. Il s'approcha du comptoir et s'arrêta à quelques centimètres d'Edmond.

– Tout est mon affaire, ici, Monsieur. Ce bar sert des militaires. Il serait dommage qu'un rapport mentionne un personnel... disons... instable. Vous comprenez ?

Le lieutenant ne prononça pas un mot de plus mais son regard glacé le transperça. Il recula d'un pas.

– Mouais, c'est compris... grommela-t-il, le regard noir.

L'Obersturmführer Richter se tourna vers Eugénie, sans sourire.

– Et vous, Fräulein, vous ne me remerciez pas ? Je pourrais considérer ça comme un affront.

La serveuse le fixa, le cœur battant. Il la jaugeait comme s'il attendait qu'elle fasse un faux pas.

— Si, bien sûr. Je vous remercie, Lieutenant, concéda-t-elle sans lui accorder la faveur d'un regard. Mais je n'ai pas besoin de votre aide.

Le jeudi soir était un des jours les plus chargés de la semaine, avec le vendredi et le samedi. La guerre n'avait pas vraiment changé les habitudes. Le bar de la Liberté se situait place de la Cathédrale, à Metz, dans le centre-ville. Comme il se trouvait plutôt éloigné du quartier impérial près de la gare, il était moins fréquenté par les voyageurs de passage et les soudards. La plupart des clients, des cadres de la Wehrmacht, officiers et sous-officiers, mais surtout des SS en uniforme noir, en avaient fait, on ne savait trop pourquoi, leur quartier général de début de soirée, avant de rentrer accompagnés de quelques Françaises. Les habitués de longue date du bar veillaient à s'installer le plus loin possible des nouveaux occupants, et dardaient parfois un regard sombre vers les soldats auprès desquels roucoulaient souvent quelques beautés prêtes à se compromettre.

Eugénie les observait. *Elles font bien comme elles peuvent, comme tout le monde*, songeait-elle. Qu'elles soient prostituées affichées ou simplement en quête de tickets de rationnement contre une nuit dans les bras d'un Allemand, c'était du pareil au même. Elles monnayaient leur subsistance, et peut-être celle de leurs enfants, au prix de leur dignité. Tout en finissant d'essuyer le long comptoir en bois verni, son petit côté voyeur guettait avec amusement les couples qui se faisaient et se défaisaient au gré des jours et des verres de schnaps.

Le Liberté était un lieu un peu désuet, ni trop grand, ni trop exigu, à la devanture joliment éclairée mais dont les lumières intérieures, par trop tamisées, laissaient une certaine intimité aux tables réparties de part et d'autre du comptoir. Au centre, un grand espace libre, qui pouvait s'apparenter à une piste de danse lorsqu'on avait atteint un certain nombre de clients, associé à un certain degré d'alcool.

Eugénie pourtant, sembla embarrassée en voyant que l'homme en noir ne quittait plus le comptoir. Cela faisait maintenant des jours que la serveuse l'avait repéré et qu'il essayait d'entamer la conversation avec elle. L'attitude du patron envers elle lui avait donné un prétexte pour tenter de l'aborder à nouveau. *Pourvu qu'il n'intervienne plus. Hors de question que j'aie des problèmes avec Edmond à cause de lui.*

— Ne vous en faites pas pour moi, Obersturmführer, lança la jeune femme assez vivement avant de tenter de garder un ton plus neutre, se souvenant qu'elle s'adressait à un SS.

Néanmoins, elle peinait à se calmer. Non seulement elle était humiliée par le geste de son patron, mais elle l'était plus encore du fait que certains des clients l'avaient vue se faire rabrouer aussi durement. Elle n'avait pas besoin de ça. Surtout dans ce bar, d'autant plus dans ce monde d'hommes où la moindre faiblesse indiquait que l'on pouvait s'en prendre à elle sans ménagement. Elle inspira profondément. Il fallait qu'elle se calme, la soirée serait longue. Le lieutenant quant à lui, haussa un sourcil, presque amusé que la jeune femme refuse son aide avec une telle véhémence. Il n'avait aucune conscience des enjeux qui se jouaient pour elle sous ses yeux. Il ajusta sa casquette et jeta un coup d'œil vers la porte de l'arrière-cuisine où Edmond avait disparu.

Voilà que je veux me rendre agréable et qu'on me le reproche. Tant pis pour elle, je n'interviendrais plus puisque c'est son souhait. Dommage, il aurait pourtant aimé engager la conversation avec la brune. Ce n'était pas la première fois qu'il l'observait, absorbée dans son travail, encaissant sans broncher les remontrances de son patron.

Cheveux légèrement ondulés aux épaules, plutôt petite, elle ne devait pas dépasser le mètre soixante, soixante-cinq avec ses talons. Des yeux bleus, bleu foncé, foncés à s'y noyer. La vingtaine. Toujours engoncée dans son tablier noir, noué deux fois à la taille, qui soulignait de belles hanches.

– Hé Johannes, t'as décidé de monter la garde au comptoir ce soir ? demanda le Unterscharführer² à son ami toujours accoudé contre le bar.

– Je dis juste... fit le lieutenant en désignant Eugénie du menton, qu'il y a de quoi s'attarder, non ?

– Elle n'est pas vilaine, pas du tout même, fit l'autre en jetant un coup d'œil. Mais il y a un sacré paquet de filles ici ce soir, et je crois que tu en veux à la seule qui ne s'intéresse pas à toi. Allez, fit le militaire en lui tapant sur l'épaule, lâche le bar et viens à la table. Nous sommes déjà attendus, ajouta-t-il en désignant deux Françaises.

Il jeta un dernier regard vers la serveuse qu'il lorgnait depuis un bon moment et se laissa convaincre sans trop de difficulté. Johannes Richter venait de suivre son ami à une table où deux demoiselles apprêtées semblaient attendre qu'on vienne les ennuyer. Un visage jeune et une silhouette solide dissimulée sous l'uniforme sinistre. La casquette enfoncee sur le crâne laissait apparaître des cheveux blonds, dont certains, plus longs sur le dessus, débordaient du couvre-chef sur les côtés coupés plus court. Ses yeux, d'une clarté indéfinissable, tiraient presque sur le gris.

Curieusement, il ne méprisait pas vraiment ces Françaises qui tentaient de séduire les militaires dans l'espoir d'améliorer un peu leur sort personnel. Qu'aurait-il fait, dans une telle situation ? Tout aussi curieusement, s'il ne répugnait pas à passer la nuit avec une ou plusieurs d'entre elles, ce n'était pas aussi gratifiant que d'en trouver une qu'il réussirait à séduire pour l'homme qu'il était et non pour l'officier qui pouvait apporter un peu de réconfort matériel.

Le rythme des commandes augmentait avec l'afflux dans le bar et il n'y eut bientôt plus assez de tables ni de chaises pour satisfaire la demande. Eugénie s'affairait à tirer de la réserve, d'anciens tabourets des années vingt qui prenaient la poussière depuis longtemps. Bien sûr, Edmond ne manqua pas cette nouvelle occasion de la houspiller. Johannes aurait aimé intervenir, seulement... *a priori* son aide n'était ni attendue ni souhaitée. Il suivait des yeux la petite serveuse débordée, n'écoulant absolument pas ce que pouvait lui raconter la jolie blonde aux lèvres cramoisies avec laquelle il passerait peut-être la nuit.

La fumée, le tintement des verres qui s'entrechoquaient, les rires sonores des Allemands, le cri d'une femme que l'on embrasse. Tel était le quotidien d'Eugénie qui travaillait depuis son adolescence dans le bar d'Edmond, son oncle. Il l'avait recueillie à la mort de ses parents lorsqu'elle était encore toute petite, et bien qu'il estimât qu'une fille n'avait pas besoin d'instruction, il avait toujours laissé Eugénie s'acheter des livres et se remplir la tête de ce qu'elle voulait, tant que le soir, elle l'a aidait à la taverne. La serveuse s'approcha d'un groupe d'hommes qui venait à peine de s'installer. Elle n'avait pas le souvenir de les avoir déjà vus mais à l'odeur qu'ils dégageaient, elle sut que la soirée ne venait pas de commencer pour eux.

– Qu'est-ce que je vous sers ? demanda la jeune femme un sourire forcé aux lèvres.

– Je voudrais un verre de blanc. Et vous en offrir un aussi, proposa le plus âgé de la bande en la reluquant sans s'en cacher.

– Je travaille ici, je n'ai pas besoin qu'on m'offre un verre.

– Pourquoi refusez-vous ? fit l'homme manifestement vexé.

– Déjà, parce que vous avez trop picolé et que vous sentez l'alcool à dix mètres, et surtout, si je commençais à accepter les verres de tous mes clients, je serais encore plus saoule qu'eux !

– Ah, vous insinuez que je pue l'alcool maintenant ? hurla immédiatement le type, plus fort que de raison.

– Calmez-vous...

– Me dites pas de me calmer ! brailla-t-il encore, en agrippant son poignet avec une force qu'elle sentit jusque dans ses os.

Situation malheureusement trop habituelle qui n'angoissait même plus la jolie brune. Dieu qu'elle était lasse de tous ces poivrots qui parlaient trop fort. Et plus ils étaient vieux, moins ils avaient honte de leur comportement. Elle soupira tout en essayant de dégager son avant-bras mais l'homme était encore fort pour son âge.

À l'autre bout du bar, Edmond ne voyait ni n'entendait rien. Heureusement d'ailleurs, il aurait certainement reproché à Eugénie, le cas échéant, de ne pas s'être montrée assez aimable. Il s'affairait à resservir les uns et les autres sans oublier de tenir les ardoises de ce que chacun lui devait. Il avait toujours pu compter sur un indéniable don pour le commerce et pour les chiffres.

– Lâchez cette femme immédiatement, tonna une voix profonde derrière l'ivrogne.

– Elle m'a insulté ! lança-t-il avant de se retourner.

La bouche du client s'ouvrit pour protester, mais les mots moururent sur ses lèvres quand il aperçut le visage du lieutenant Richter, figé, inexpressif, d'une froideur marmoréenne. Ce dernier abattit son bras sur l'épaule du type et le secoua un peu, juste ce qu'il fallait pour le faire se décomposer et lâcher Eugénie.

– Euh... Je... tenta-t-il de balbutier.

– Vous alliez vous excuser, c'est bien ça ? fit Richter d'une voix basse et parfaitement maîtrisée, qui ressemblait à une lame dissimulée dans du velours.

L'homme hocha la tête, à moitié sonné. Les yeux fuyants, il bredouilla des justifications incompréhensibles. Le lieutenant, impassible, le laissa faire. Dès que le SS eut relâché son emprise, l'ivrogne fila en titubant. Eugénie frotta son avant-bras endolori et lança un sourire piquant au lieutenant.

– Quelle autorité ! ironisa Eugénie.

– J'ai l'impression de percevoir comme un soupçon de sarcasme dans vos propos, Fräulein³.

– Un soupçon ? répéta-t-elle en soutenant son regard.

Il était rare qu'il ne sache quoi faire. Prévoir, anticiper, programmer l'imprévu... Mais que cette fille qui avait presque deux têtes de moins que lui soutienne son regard était quelque chose qui détonnait singulièrement. Dans son esprit, les Français avaient appris à se soumettre presque sans rechigner. Si une petite partie de son ego s'en trouva irritée, il ne put s'empêcher de rentrer dans son jeu.

– Savez-vous qui je suis ? Je pourrais vous faire arrêter pour votre insolence.

La serveuse remarqua au même moment que le regard de l'homme plongeait dans son décolleté. *Mais quel mufle !* Elle baissa les yeux vers sa poitrine et eut un bref instant d'hésitation avant de refermer un bouton à son chemisier blanc. Elle redoutait que l'on devine sous le tissu, des cicatrices que le temps n'avait pas effacées.

– Vous posez beaucoup de questions !

L'attaque n'était-elle pas la meilleure défense, après tout ?

– Dois-je en conclure que je ne vous fais pas peur ? demanda-t-il, alors qu'il trouvait de plus en plus déplaisante, l'arrogance avec laquelle la jeune femme osait lui parler.

– Vous, je ne sais pas. Votre uniforme, en revanche, il fiche la trouille à tout le monde. D'ailleurs, ne croyez pas que je remette en question votre autorité, mais c'est votre accoutrement qui a fait fuir mon client.

À mesure que la conversation avançait, Johannes doutait ; jamais il ne s'était senti aussi décontenancé face à une simple femme, ne sachant pas s'il avait envie de la remercier ou de la gifler. Ces deux émotions lui semblaient d'ailleurs étrangement proches. Heureusement pour Eugénie, à la différence de nombre de ses semblables, il n'avait pas pour valeur de faire usage de la violence envers les plus faibles. Le sourire léger de la jeune fille, presque moqueur, lui crispa la mâchoire. Non, vraiment, autant d'impertinence de la part d'une serveuse de rien du tout dans une vulgaire taverne, c'était intolérable. Inadmissible. Johannes s'apprêtait à répondre mais elle l'en empêcha :

– Vous savez, pour l'autre type, je m'en serais sortie, répondit-elle sans gratitude, mais sans provocation non plus.

– Peut-être, admit-il. Mais il ne vous appartient pas de statuer sur ce sujet. Ici, c'est moi qui décide.

Elle soutint son regard glacé. Elle avait dans les yeux quelque chose de dur. Pas une once d'excuse. Aucune tendresse. Juste un constat brutal. Si l'on avait pu songer que la joute oratoire était le début d'un jeu amorcé par Eugénie, l'illusion se dissipait vite : le pouvoir demeurait entre ses mains à lui. Si la petite serveuse impertinente et irrévérencieuse voulait poursuivre la partie, il lui faudrait en accepter les règles, ce qu'elle semblait d'ailleurs refuser obstinément de faire.

— Je ne savais pas que vous étiez chargé du maintien de l'ordre, Obersturmführer.

— Vous seriez surprise de savoir ce dont je suis chargé, Fräulein.

— Cesse de bayer aux corneilles avec les clients, lança soudain Edmond depuis l'autre bout du comptoir, prend le plateau et va dans la salle ramasser les verres vides.

— Le devoir m'appelle. Bonne soirée, fit Eugénie en s'éclipsant mais en le gratifiant toutefois d'un regard qui piqua une fois de plus Johannes.

Ce dernier la regarda s'éloigner avec le sentiment d'avoir perdu une bataille pour laquelle il n'avait pas même pu combattre. Si le patron n'avait pas fait son apparition à ce moment précis, il aurait pu lui répondre et prouver qu'il avait autant de repartie et que son français était irréprochable, malgré son léger accent. Pour qui se prenait-elle, à la fin ? Il la regarda se faufiler entre les tables, esquiver les mains baladeuses, soupirer entre deux remarques de poivrots. Si le culot de cette dernière l'irritait, il devait malgré tout admettre que l'audace dont elle faisait preuve ne lui déplaçait pas complètement. Rares étaient celles qui s'y risquaient.

Il aimait l'atmosphère de ce bar, l'ambiance de cette ville à l'architecture prussienne depuis le quartier impérial jusqu'à la cathédrale. Pour les occupants, Metz, comme l'Alsace-Moselle, avait toujours été vue comme Allemande, et ce depuis la défaite de 1870. Le Reich n'avait jamais considéré cette partie de la France comme un territoire perdu. Tout au plus momentanément annexé par la France, et redevenu Allemand le dix-sept juin 1940.

L'ambiance était d'ailleurs un peu différente dans ces départements d'Alsace-Moselle. Les Français qui commençaient à manifester un semblant de patriotisme étaient encore plus particulièrement surveillés et réprimés par les occupants. À l'inverse, dans le reste du pays, les envahisseurs toléraient parfois, une forme d'hostilité à leur égard, considérée comme légitime de la part des habitants.

De retour au creux de la banquette de cuir avec son ami Karl qui embrassait à pleine bouche la jolie rousse, il s'affala sur la blonde qui l'avait attendu. Son rouge à lèvres qui n'était plus aussi précis témoignait de l'habileté de Karl en matière de séduction. Le lieutenant avait déjà bu, mais commanda une nouvelle chope de bière et laissa sa tête glisser sur les genoux de Flora qui commença à lui masser les tempes.

Bon Dieu, ce qu'ils avaient pu faire les quatre cents coups avec Karl à l'époque, avant la guerre... Et encore, l'expression semblait légère lorsqu'il repensait à leurs frasques. Les mains de Flora parvenaient merveilleusement à le détendre. Johannes ferma les yeux. Il repensa au leurre de ces belles années de la décennie précédente, où le pays entier se reconstruisait alors qu'il allait encore à l'école. Le peuple Allemand pensait redresser enfin la tête après le diktat du traité de Versailles⁴, l'économie florissait ; quoi de plus naturel que s'enthousiasmer pour ce nouveau gouvernement ? Le Parti National Socialiste, c'était là l'avenir et la grandeur de l'Allemagne, il en avait été d'abord convaincu. Et puis, les beuveries, les bordels, et cette nuit de 1939. Et tout ce qui s'était passé après.

Ressassant sa désillusion, Johannes rouvrit les yeux et se redressa.

Flora pensa lui avoir fait mal, il la rassura. Son humeur avait brusquement changé. Il demeura ainsi les yeux fixés sur la table. Karl le regarda. Celui-ci était un homme de haute stature, les cheveux châtais, l'œil vert, plus espiègle et moins sévère que son acolyte.

– Eh bien, t'as trop picolé et t'as l'alcool triste, remarqua le sergent qui le connaissait bien. T'aurais peut-être dû t'arrêter avant. Donne-moi ta bière, qu'on en finisse.

– Tiens, dit Richter en lui tendant sa chope.

– Tu penses toujours à elle, hein ?

– Oui, fit-il, sans vraiment savoir pourquoi il répondait.

– Tu étais jeune, et tu l'es encore, tu auras une autre femme quand la guerre se terminera. En attendant, je crois qu'il y en a deux ici qui n'attendent que nous pour les satisfaire ! Allez, je finis nos verres et on y va ?

Une main adroite se glissa entre eux depuis l'arrière de la banquette pour ramasser la tripotée de verres vides abandonnés sur la table devant le petit groupe. Eugénie ne parlait pas allemand, mais baragouinait le platt, un patois local qui ressemblait à une sorte de dérivé de la langue de Goethe. Il ne put détacher son regard de cette petite « chose » qui lui avait résisté. Il s'attarda, comme beaucoup, sur le chemisier tendu qui suggérait une

poitrine lourde et charnue que tout le monde avait remarquée bien qu'elle ne fasse rien pour. Peu après, le groupe se leva et passa au comptoir. Richter régla pour tout le monde. La rousse de Karl était pendue à son bras tandis que la blonde s'accrochait à celui de l'officier. Il fit signe à tout ce petit monde de l'attendre dehors, puis se tourna vers la serveuse.

— Gardez la monnaie. Et appelez-moi Johannes, Fräulein. Laissez-moi vous inviter à dîner aussi.

Eugénie ouvrit de grands yeux. *Après la froideur avec laquelle il m'a parlé, voilà qu'il m'invite à dîner ?* Il fallait croire que les Allemands avaient une manière bien particulière, déconcertante même, de séduire. Pensait-il vraiment qu'elle allait accepter, comme si de rien n'était ?

— Vous n'imaginez tout de même pas une seconde que je vais dire oui ? demanda Eugénie en esquissant un sourire trop acide pour être sincère. Vous espérez créer quelque chose entre vous et moi alors que vous avez passé toute la soirée à vous vautrer dans les bras d'une autre fille et qu'elle vous attend les yeux en cœur derrière la porte ?

— Eh bien... hésita-t-il sans pour autant se démonter, pourquoi pas ?

Pour qui se prenait-il celui-ci ? Non mais quel culot ! Quel toupet ! Il croyait que j'allais céder aussi facilement que les deux poules qui l'attendaient dehors ? Mais quel hypocrite ! Malgré elle, les joues d'Eugénie s'empourpraient. Ce n'était plus de l'agacement mais de la rage qui montait en elle. Penser qu'elle aurait pu accepter, c'était la traiter comme une prostituée. Elle avait passé la soirée à se montrer des plus désagréables avec lui et il en redemandait ? S'il avait des tendances sadomasochistes, c'était son problème et loin d'être le cas de la jolie brune dont le sang montait aux tempes.

— Vous allez nier que votre intention est de passer la nuit avec cette femme ?

— Non, grand Dieu ! Pourquoi le nierais-je ?

— Ah, c'est magnifique ! s'exclama Eugénie. Alors vous assumez de coucher avec elle et dans la foulée vous me trouvez digne d'un petit dîner romantique ? On dit que les Allemands sont tordus, mais vous, vous donnez des leçons à la caricature.

— Si je vous avais proposé de passer la nuit avec moi, là, tout de suite, vous auriez accepté ? tenta Johannes qui n'avait plus rien à perdre.

— Jamais de la vie ! Espèce de goujat ! s'indigna Eugénie.

— Alors pourquoi me reprochez-vous de faire avec une autre ce que je n'aurais pas obtenu avec vous ?